

BARBE-BLEUE

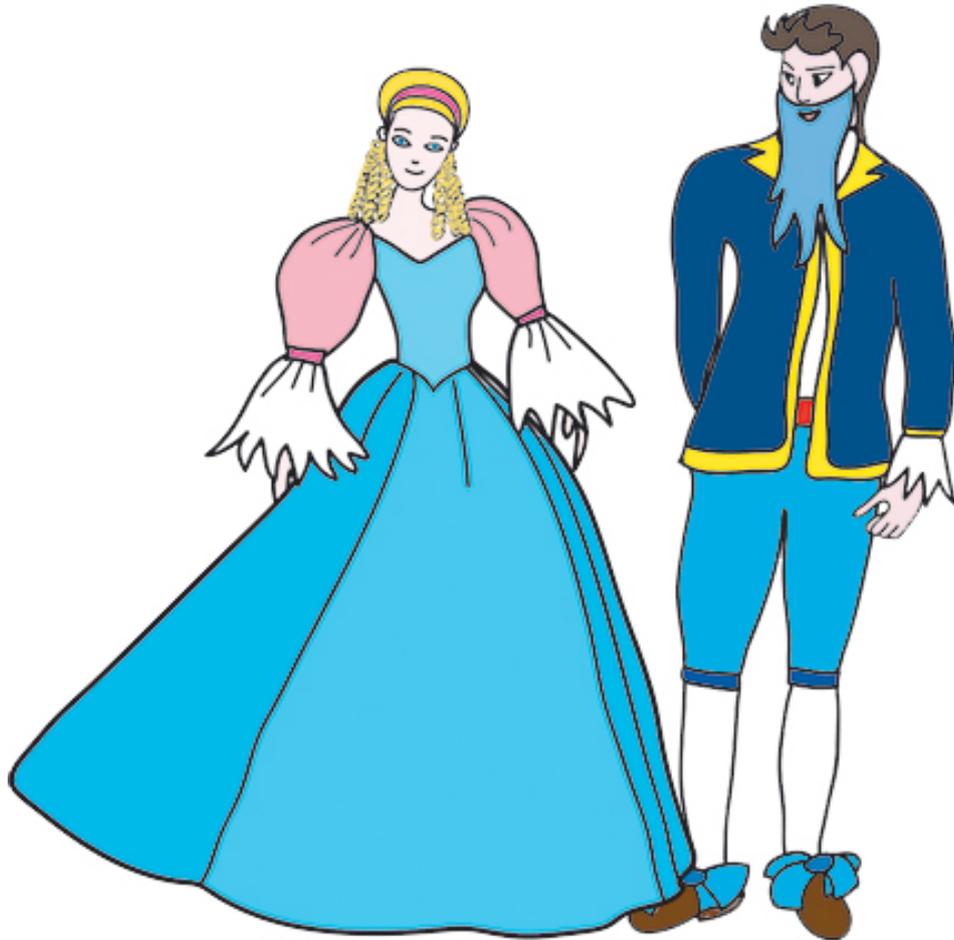
D'après un conte de Perrault

Il était une fois un homme très riche. Il avait de belles maisons à la ville comme à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderie et des carrosses tout dorés ... et bien d'autres richesses.

Par malheur cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait horriblement laid et terrible au yeux des femmes et des filles. Une de ses voisines avait deux filles parfaitement belles, il lui en demanda une en mariage tout en lui laissant le choix de celle qu'elle voudrait lui donner en mariage. Aucune des deux filles ne pouvaient se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait plus encore, c'est que ce « Barbe bleue » ait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues.



Pour faire connaissance, **Barbe-Bleue** les mena avec leur mère, et trois ou quatre de leurs meilleures amies, et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où ils demeurèrent tous huit jours entiers. Ce n'était que promenades, parties de chasse et de pêche, danses et festins, collations. Tous s'amusaient si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et qu'il était un fort honnête homme.



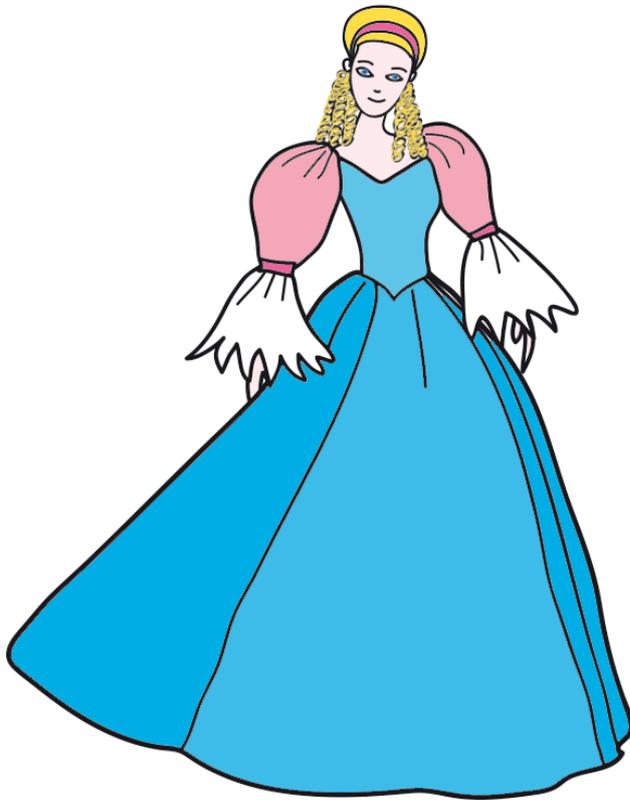
Dès le retour à la ville de la compagnie, le mariage se conclut.

Au bout d'un mois, Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage de six semaines en province. Il la pria de se bien divertir pendant son absence ; qu'elle fît venir ses bonnes amies ; qu'elle les menât à la campagne si elle voulait, que partout elle fît bonne chère.

« Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles, voilà celle de la vaisselle d'or et d'argent qui ne sert pas tous les jours, voilà celles de mes coffres forts, où est mon or et mon argent, celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout, mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, vous n'aurez que ma colère à attendre.

Elle promet d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné. Après l'avoir embrassée, Barbe Bleue monte dans son carrosse et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa Barbe Bleue qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs, où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. La jeune mariée ne pensait qu'à une chose : ouvrir le cabinet de l'appartement



bas.

Elle descendit par un petit escalier dérobé avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois.

Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées ; après quelques moments elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, dans lequel se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs. C'était toutes les femmes que Barbe-Bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre.

Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ; mais c'était impossible.

Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en allait point ; elle eut beau la laver, et même la frotter il y demeura toujours du sang, car la clef était enchantée, et il n'y avait aucun moyen de la nettoyer tout à fait, le sang revenait toujours.

Barbe-Bleue revint de son voyage le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres dans le chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain il lui redemanda les clefs, et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

- Pourquoi la clef du cabinet n'est-elle point avec les autres ?
- Il faut, dit-elle, que ... je l'aie laissée là-haut sur ma table.
- Ne manquez pas, dit Barbe-Bleue, de me la donner tantôt.

Après longtemps tardé, il fallut apporter la clef. L'ayant considérée, Barbe-Bleue dit à sa femme :

- Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ?
- Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort.
- Vous n'en savez rien, reprit Barbe-Bleue, je le sais bien, moi ; vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Hé bien, madame, vous y entrerez, et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues.

La pauvre femme se jeta aux pieds de son mari, en pleurant et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était ; mais Barbe-Bleue avait le coeur plus dur qu'un rocher.



- Il faut mourir, madame, lui dit-il, et tout à l'heure.
 - Puisqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu.
 - Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit Barbe-Bleue, mais pas davantage. Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa soeur, et lui dit :
 - Ma soeur Anne, monte, je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent point ; ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui, et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter.
- La soeur Anne monta sur le haut de la tour, et la pauvre affligée lui criait de temps en temps :
- Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?
- Et sa soeur lui répondait :
- Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.
- Cependant Barbe-Bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force à sa femme :
- Descends vite, ou je monterai là-haut.
 - Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondait sa femme ; et aussitôt elle criait tout bas :
 - Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?
- Et la soeur Anne répondait :
- Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.
 - Descends donc vite, criait Barbe-Bleue, ou je monterai là-haut.

- Je m'en vais, répondait sa femme ; et puis elle criait :
- Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?
- Je vois, répondit la soeur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci.
- Sont-ce mes frères ?
- Hélas ! non, ma soeur, c'est un troupeau de moutons.
- Ne veux-tu pas descendre ? criait Barbe-Bleue.
- Encore un moment, répondait sa femme ; et puis elle criait :
- Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?
- Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté-ci, mais ils sont bien loin encore... Dieu soit loué, s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères ; je leur fais signe tant que je puis de se hâter.

Barbe-Bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds toute éplorée et toute échevelée.

- Cela ne sert de rien, dit Barbe-Bleue, il faut mourir.

Puis la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme se tournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir.

- Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu ; et levant son bras...

Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que Barbe-Bleue s'arrêta tout court. On ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers, qui mettant l'épée à la main, coururent droit à Barbe-Bleue.

Il reconnut que c'était les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux frères le poursuivirent de si près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa soeur Anne avec un jeune gentilhomme, dont elle était aimée depuis longtemps ; une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux frères ; et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe-Bleue.